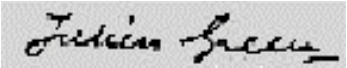
Caroline Mangerel

JULIEN GREEN, TRADUCTEUR



Rares sont les traducteurs qui n'ont jamais exercé d'autre métier, qui n'ont pas de violon d'Ingres, de passion refoulée ou de vocation réprimée, autres que la traduction. Et s'il est vrai que le traducteur est souvent artiste en général, et écrivain en particulier, de même bien des écrivains ont été traducteurs, trouvant dans cet art un moyen d'expression complémentaire. Parmi ces associations de la traduction littéraire (ou de la littérature traduite), on pense par exemple à celle d'Edgar Allan Poe et de Baudelaire, ou de Shakespeare et d'André Gide, pour n'en nommer que deux des plus illustres. De même Julien Green, à la fois l'un des écrivains les plus prolifiques de la littérature française du XXe siècle et l'un des auteurs qui a fait le plus couler d'encre de son vivant, a été le traducteur de personnalités comme Charles Péguy et a été traduit lui-même, entre autres, par Vyvyan Holland, fils d'Oscar Wilde.

Né avec le siècle à Paris de parents américains, Julian Hartridge Green est mort l'année dernière, en août 1998, à l'âge de quatre-vingt-dix-sept ans. L'œuvre de sa vie est son *Journal*, qu'il commence à l'âge de seize ans et dans lequel est détaillée sa progression intellectuelle, littéraire, mystique et linguistique. Son œuvre littéraire est constituée avant tout de romans mais aussi de nouvelles, d'études et de pièces de théâtre, ainsi que de romans et de nouvelles en anglais.

Sa mère et sa sœur Anne ont une grande influence dans la vie de Julien Green, aussi bien du point de vue de la langue, car il ne parle bien sûr anglais qu'à la maison, que sur le plan de la religion et de la foi. Celle-ci joue un rôle prépondérant chez l'auteur et marque toute son œuvre d'un mysticisme aussi intense qu'omniprésent.

Il serait impossible pour Green de ne pas s'intéresser à la traduction. Parfaitement bilingue, il jouit d'une relation complexe et captivante avec ses deux langues, le français et l'anglais, et exploite avec intérêt le rapport qu'il voit entre elles. Il pratique la traduction dans sa propre œuvre et traduit d'autres auteurs, souvent avec l'aide d'Anne Green.

La foi qui le caractérise, doublée d'un fort intérêt pour la théologie, pousse Green à s'intéresser à la traduction de la Bible et, pour ce faire, à l'apprentissage de l'hébreu. Cette dimension mystique de l'écrivain franco-américain a suscité, semble-t-il, sensiblement plus de passions analytiques que l'aspect linguistique et traductionnel qui pourtant sous-tend l'essence même de sa personnalité obsédée par *l'Autre*. Quoi qu'il en soit, nous esquisserons un portrait de ce grand homme à la lumière de sa double identité linguistique et en sa qualité de *traducteur*.

Les œuvres les plus connues de Julien Green sont sans doute ses romans *Mont-Cinère* (1926), *Adrienne Mesurat* (1927), *Léviathan* (1929), *Minuit* (1936) et *Moïra* (1950) ainsi que sa pièce de théâtre *Sud* (1953), sans oublier bien entendu son *Journal*, que viendra compléter sa trilogie autobiographique (*Partir avant le jour*, 1963, *Mille chemins ouverts*, 1964, *Terre Lointaine*, 1964). Lors de ses études à l'Université de Virginie, Green publie sa première nouvelle, *The Apprentice Psychiatrist*. Ce sera le coup d'envoi de sa carrière d'écrivain qui, pourtant, ne débutera que quatre ans plus tard avec la publication de son *Pamphlet contre les Catholiques de France*. Avec cette première publication dans la langue de Molière, le jeune homme de 24 ans se rebaptise Julien - il reprendra toutefois le prénom Julian lorsqu'il écrira en anglais (*Le langage et son double* [1987] porte la mention : " Julian Green traduit par Julien Green ") - et affirme son statut de romancier français. Comme il est significatif que ce soit la religion qui l'ait porté à publier pour la première fois depuis ses études! En effet, la conversion du jeune homme au catholicisme, " il appartient à l'Église presbytérienne " (Rousseau 1965 : 13), le 29 avril 1916, quelques mois après avoir " trouvé dans les affaires de son père un livre du cardinal James Gibbons, de Baltimore : *La Foi de nos Pères* " (*ibid.* : 14) - c'est

alors que son père "lui révèle qu'il vient lui-même de se convertir au catholicisme " (*ibid.*) - et, plus tard, ses sursauts de révolte et de réconciliation avec cette religion dénotent de façon catégorique sa dualité culturelle. C'est de cette dernière que découle sa dualité linguistique - ou peut-être est-ce celle-ci qui découle de celle-là. Pourtant, la conversion de Green n'est que la manifestation d'une dichotomie qui s'échafaude peu à peu depuis sa plus tendre enfance.

" Venir au monde dans le quartier des Ternes quand on possède un père natif de Virginie et une mère originaire de Savannah, Georgie, est-ce naturel, est-ce logique? Et, avec cela, parler français comme un Français? C'en devient incroyable, presque bizarre...4 " Bien entendu, Julien Green entend l'anglais à la maison, bien qu'il appelle son père " Papa ". Mais à l'extérieur, à la petite école, il parle français et, comme les petits Parisiens de son âge, communique avec ses camarades en argot. Ses parents sont tous deux issus d'une culture disparue, celle du Sud des États-Unis. Il semble que la mélancolie de la patrie d'antan soit un thème favori des conversations de famille, et de sa mère en particulier, et l'enfant ressent une grande confusion du fait qu'il n'aura jamais accès à ces origines qui sont les siennes, d'autant plus que sa propre vie se déroule dans un contexte totalement différent, voire même contrastant avec celui de la jeunesse de ses parents. Mais avant même d'avoir conscience de cette différence culturelle, et cela semblera sans doute étrange à un observateur du dehors, le petit Julien ne connaît d'abord que le français et ne comprend pas le besoin que d'autres peuvent avoir à communiquer dans une autre langue, " à se servir de ces sons bizarres quand il y [a] tant de mots français dont ils auraient pu faire usage " (Green 1987 : 207). C'est sa mère qui se charge de son éducation en anglais, langue qu'elle doit réellement lui apprendre. En effet, comme Julien Green avoue lui-même cette anecdote assez comique, " je fus assez long avant de comprendre l'anglais parfaitement 🕊 ma détestable prononciation arrachait de profonds soupirs à ma mère qui ne supportait pas l'idée que son fils laisse tomber les *h* comme un étranger" (*ibid.* : 161; 165). Cela dure jusqu'au jour où,

à cinq ans, il a comme une illumination lorsqu'il se rend compte qu'il *comprend* réellement une phrase que sa mère prononce - une phrase qu'elle lit dans la Bible. C'est à partir de ce moment-là qu'il réalise que l'anglais est une autre langue, qu'elle est composée de mots et qu'elle désigne des idées. Son accent français, toutefois, ne disparaîtra qu'à l'adolescence.

À dix-sept ans, Julien Green s'enrôle dans l'*American Field Service* de Paris. Pour la première fois, il est dans un milieu totalement américain qui n'est pas sa famille, avec des jeunes gens de son âge - ou plus vieux, car il n'a pas l'âge réglementaire. Son catholicisme nouvellement trouvé y est mis à rude épreuve, non seulement par les horreurs de la guerre, mais aussi par le traitement que lui infligent les jeunes Américains, peu accoutumés sans doute à compter parmi eux un adolescent catholique qui se vante si haut de sa foi. Après son service militaire, français cette fois, et pendant lequel il se retrouve une fois de plus un peu à l'écart, Américain parmi les Français et conscient enfin de ce qu'il est différent d'eux, Green termine son baccalauréat et part pour les États-Unis faire ses études à l'Université de Virginie (Charlottesville).

Il voit enfin de ses propres yeux la Mère-Patrie. Il y découvrira Edgar Allan Poe, ce qui, ne peut qu'enchanter le jeune homme obsédé par Baudelaire - là encore, la traduction lui fait un clin d'œil - et le Sud tant évoqué par ses parents. Il publiera pendant ce temps une nouvelle en anglais, *The Apprentice Psychiatrist*, qui sera un prélude à sa carrière d'écrivain *américain* - celle-ci ne s'épanouissant toutefois que beaucoup plus tard.

Après ses études, Green considère plusieurs carrières. Pendant un moment, il se voit peintre. L'abandon de cette vocation vient à la suite d'une anecdote plutôt amusante : en 1922, il voit chez un ami collectionneur d'œuvres d'art des toiles de Matisse, et tombe en arrêt devant un portrait de madame Matisse, qui louche et dont le visage est vert. Ce premier contact avec l'Art moderne l'emplit de perplexité et, peu après, il réalise soudain qu'il est écrivain. Il se met à écrire sans

arrêt mais demeure insatisfait. C'est alors qu'il rencontre un jeune intellectuel de gauche qui le force à exprimer ce qu'il ressent face à la décadence de l'Église catholique : " l'embourgeoisement du clergé et des fidèles " (Saint-Jean 1967 : 47). De cette rencontre naît son *Pamphlet contre les Catholiques de France*, qu'il signe du nom de Théophile Delaporte. C'est à la demande de sa famille qu'il prend ce pseudonyme, mais peut-être aussi pour faire valoir clairement son droit de critiquer une société dont il fait partie, sans que son vrai nom ne suscite de controverse. Green s'opposera longtemps à la réédition de cet ouvrage, dont il croit qu'il " a constitué une sorte d'adieu à la foi de son enfance" (*ibid.* 50). Peu d'années après cette première œuvre, dont la religion est l'objet et l'écriture le médium, il publie plusieurs romans dans lesquels la littérature et la religion, une fois de plus, s'entremêlent étroitement. Plusieurs de ces romans, comme *Moïra*, ont pour tableau les États-Unis, et plus particulièrement le Sud. Ce n'est qu'en 1942 que Green publiera un roman en anglais, *Memories of Happy Days - Quand nous habitions tous ensemble*. Curieusement, il faudra qu'il habite aux États-Unis (à Baltimore) pour qu'il évoque ses souvenirs d'enfance et qu'il écrive sur son amour de la France pour la première fois... en anglais.

Cela semble relever de l'obligation plutôt que du goût : " Je suis écrivain français et ne peux plus vivre en France, pour le moment tout au moins. Il faut, par conséquent, que j'écrive désormais en anglais" (Julien Green cité par Gorkine 1956 : 161). Ainsi, alors qu'un grand nombre de ses œuvres en français sont inspirées par l'Amérique, c'est sa France natale qui est le sujet de prédilection de Julien Green lorsqu'il écrit en anglais.

Julien Green et la langue

Il y a lieu de poser une question intéressante : si Julien Green, malgré son statut " officiel " d'écrivain français, est un " vrai " bilingue, en quoi cela affecte-t-il sa qualité d'écrivain?

Il y a bien des auteurs qui écrivent dans une langue qui n'est pas la

leur : Oscar Wilde et José-María Heredia ont écrit en français, Vladimir Nabokov et Joseph Conrad en anglais. Il ne s'agit pas d'un phénomène nouveau. Toutefois, le " vrai " bilingue n'est pas fréquemment représenté en littérature, soit parce que c'est un cas qu'on n'a commencé que récemment à étudier, soit parce que les écrivains bilingues n'ont pas souvent écrit dans leurs deux langues. Plusieurs études sur le bilinguisme affirment que celui-ci agit au détriment de la création littéraire. Pourtant, il ne faut pas confondre l'écrivain qui vit dans un contexte bilingue et celui qui est bilingue " de circonstances ", en quelque sorte. Prenons l'exemple concret d'un écrivain québécois, qui est confiné dans une société bilingue. Pour exprimer les réalités qui l'entourent, il sera souvent obligé d'utiliser des tournures et même des mots anglais, *franglais* ou du joual. Le même principe s'applique à l'écrivain haïtien, par exemple, qui ne pourra pas faire autrement que d'utiliser des termes et des expressions propres au créole. Or, la situation de Julien Green est tout autre : lorsqu'il écrit en France, et qu'il y situe son action, l'influence qu'a l'anglais sur son écriture est négligeable. Même lorsque son roman se déroule aux États-Unis, comme *Moïra*, il s'agit de deux langues et de deux cultures qui ne sont pas en " compétition "; par conséquent, s'il veut exprimer une réalité propre aux États-Unis, comme le *campus* par exemple, il utiliser le terme en anglais sans arrière-pensée. Lorsque Green écrit aux États-Unis avec la France comme sujet, c'est plus ou moins la même chose, à ceci près qu'il n'est plus dans son environnement natal et qu'il doit parfois fournir plus d'efforts pour trouver le mot juste et faire plus attention aux tournures.

Comme nous l'avons déjà vu, Green est conscient très tôt de sa dualité linguistique. Et s'il peut sembler que son œuvre est celle d'un écrivain français, il n'en reste pas moins qu'entre les deux, son cœur balance, ce qu'on peut non seulement constater par ses thèmes récurrents, mais également comme il l'exprime lui-même. Julien Green avoue lui-même ne pas trouver dans la langue anglaise ce " désir de perfection linéaire que [lui] donne le français" (Gorkine 1956 : 161); bien qu'il parle anglais parfaitement, il semble que le processus

d'écriture soit davantage stimulé chez lui par la langue française. Il est tout à fait possible que ce soit avant tout une question d'habitude; après tout, pour un homme qui a fréquenté pendant toute sa jeunesse l'école en français et qui y a étudié la littérature française, c'est un choix parfaitement logique que de commencer à écrire en français - le contraire aurait été fort curieux, voire même impensable. Mais il est également certain que Green perçoit très consciemment ce changement de personnalité qui affecte les " vrais " bilingues lorsqu'ils changent de langue. Il disserte même assez longuement dans *Le langage et son double*, d'une part de la disparité entre les deux langues lorsqu'il s'agit d'exprimer une idée donnée - il prend l'exemple d'*invincible*, qui est le terme qui rend le mieux en français l'idée de *unconquerable*, sans toutefois en exprimer le sens terminologique complet - et d'autre part de la différence au point de vue littéraire à laquelle donne lieu cet écart, faisant remarquer entre autre que l'écrivain de langue anglaise est beaucoup plus réticent à exprimer librement ses émotions que son homologue français.

Sans doute Green se rend-il compte également qu'il est sujet, en anglais particulièrement, et comme toute personne bilingue, aux pièges de la langue bien connus des traducteurs : faux-amis, emprunts, et d'autres erreurs communes à ceux qui passent régulièrement du français à l'anglais et vice-versa. Il raconte à ce sujet une anecdote qui date de ses études à l'Université de Virginie :

> Une des premières dissertations que j'eus à écrire à l'université concernait le Dr. Johnson. On nous demandait ceci : " Considérez-vous le Dr. Johnson comme un homme versatile? Et si oui, prouvez-le. " En français, " versatile " signifie *changeant*, et rien d'autre. Le mot anglais, selon les meilleures autorités, peut certes avoir ce sens, mais en général veut dire *doué de diverses façons*. N'ayant pas le moindre soupçon du sens premier et n'ayant en tête que la signification française du terme, j'écrivis ce que je croyais une éloquente défense de la fermeté d'âme de

> Johnson [...]. La copie me fut rendue par un jeune assistant qui me la rendit ornée d'un point d'interrogation et de cette remarque au crayon bleu : " Il aurait mieux valu traiter le sujet. " Je [...] me jetai dans la grande édition de Webster... et me " retirai le rouge au front" (Green 1987 : 171).

Peut-être à cause de la perspective qu'il tire de sa connaissance d'une autre langue, Green fait des observations d'une grande pertinence sur les lacunes et surtout sur les richesses du français. Plutôt que de pester, comme le font certains traducteurs anglophones, contre le trop grand choix de termes ou de nuances en français qui, dans certains cas, rendent la traduction vers l'anglais si difficile; plutôt que de s'insurger devant la question du *genre* dans laquelle d'aucuns perçoivent un sexisme inhérent à la langue française, Green exprime son admiration devant un idiome qui prend en considération le fait que *a saint* peut être un *saint* ou une *sainte*... *a holy woman* est bien une *femme sainte*, mais pas nécessairement une femme qui a été canonisée. Green prend toutefois bien soin de mentionner lorsqu'il aborde ce sujet la " richesse presque surabondante" (Green 1987 : 215) de la langue anglaise.

Julien Green et la traduction

Le bilinguisme maternel, pour ainsi dire, de Green affecte également sans aucun doute son travail de traducteur. *Le langage et son double* est son oeuvre la plus intéressante à ce sujet, non seulement parce qu'il y traite de son expérience avec la langue et la traduction, mais aussi parce que ce livre est rédigé entièrement dans les deux langues. Certains des textes qu'il contient ont été rédigés originellement en français puis traduits (toujours par lui) en anglais, et les autres ont subi le processus inverse. Il emploie une métaphore intéressante lorsqu'il traite du processus de traduction : pour lui, dit-il, le français et l'anglais sont séparés par un mur de béton; lorsqu'il traduit, que ce soit oralement ou par écrit, il doit rendre le mur transparent. Ainsi, chacune des deux

langues reste de son côté, elles ne se confondent jamais. Julien Green n'est pas adepte du franglais.

La façon qu'a Green d'approcher la traduction est hésitante, craintive, et on irait même jusqu'à dire qu'il l'aborde contre son gré. Il parle de la gêne qu'il ressent à lire une traduction, " analogue à la gêne que procure un instrument accordé trop haut ou trop bas ", d'une " sorte d'impatience qui est due au fait que derrière le voile du français ou de l'anglais respire une pensée étrangère" (Green 1987 : 222-223). Il est très probable que cette gêne est exacerbée chez lui par sa connaissance des deux langues qui sont en jeu, qu'il ne peut s'empêcher de chercher le point faible de la traduction, le détail qui, ici et là, révèle la pensée étrangère à la langue du texte traduit. Il est également vraisemblable que pour Green, qui porte une attention presque obsessive à la pureté de la langues, la traduction a deux défauts de taille : d'une part, elle ne rend pas l'esprit du texte original qui, comme nous l'avons vu plus tôt, est une préoccupation majeure de Green; d'autre part, elle constitue en elle-même un affront à la langue dans laquelle elle est écrite étant donné qu'elle n'en a pas le caractère. Pour Julien Green, une oeuvre traduite n'a sa place dans aucune littérature.

Quant à la traduction qu'il réalise lui-même, Green a comme on peut s'y attendre une attitude très critique et qui frise le perfectionnisme. Voilà pourquoi, lorsqu'il s'agit de ses propres textes, il préfère les *réécrire* dans l'autre langue plutôt que de les traduire. Or, comme il considère qu'il est une personne réellement différente selon la langue qu'il parle ou qu'il écrit, les versions française et anglaise de ses textes sont parfois assez différentes; il va jusqu'à ajouter ou retrancher des paragraphes qu'il juge opportuns ou encombrants selon le cas.

Quant aux oeuvres d'autres auteurs, Green se cantonne surtout dans la poésie et il est intéressant de remarquer qu'il traduit presque uniquement vers l'anglais. Dans un des chapitres du *Langage et son double* où il traite de la différence de caractère des deux langues, Green décrit la poésie anglaise comme la soupape de sécurité de cette langue, faisant remarquer la pudeur d'expression du reste de sa littérature. Or, il

se trouve qu'en ce qui a trait aux émotions, " dans des moments dramatiques, [ses] pensées profondes se manifestent en anglais" (Green 1987 : 167). On peut donc conclure que la traduction poétique est pour Green, du moins en partie, une sorte d'exutoire à ses émotions.

Les oeuvres les plus notoires parmi celles qu'il a traduites sont celles de Charles Péguy, sous les titres *The Mystery of the Charity of Joan of Arc*, *God Speaks*, *Basic Verities* et *Men and Saints*.

L'un des intérêts les plus saillants de Julien Green dans le domaine de la traduction réunit sa passion pour la religion et sa fascination pour la langue : il s'agit de la traduction de la Bible. Green s'émerveille devant le fait que ce livre qui fait partie intégrante de la vie des Anglo-Saxons soit une traduction - ou plus exactement une *version*, puisqu'il est question des Saintes Écritures. Enfant, Green apprend à aimer la King James avec sa mère, qui la lit régulièrement à ses enfants. Plus tard, pendant son adolescence, il découvre la version française et la Vulgate. De la première, il trouve étrange qu'elle soit si savante, qu'elle contienne tant de notes en bas de page; il l'estime ennuyeuse et sans vie. Quant à la Vulgate, il est émerveillé par sa majesté. Mais c'est lorsqu'il se met à comparer les différentes versions plus en détail que les choses se gâtent. Probablement ignorant du fait que les traducteurs de la Bible n'étaient pas tous des plus fidèles, et qu'ils n'étaient surtout pas infaillibles, Green est perplexe devant les différences de formulation entre la King James, la Vulgate et la version allemande. Par exemple, dans le célèbre verset où il est question de marcher dans la vallée de l'ombre de la mort (Psaume XXIII, verset 4), il découvre que que la Vulgate néglige la vallée et que la version allemande passe sous silence l'ombre de la mort (préférant le terme *Unglück*, malheur). Encore un peu plus tard, pendant ses études en Virginie, Green achète une Bible hébraïque avec une grammaire pour tenter de trouver le " sens secret du livre ". En ouvrant la grammaire, il se rend compte que la tâche qu'il s'est fixée est quelque peu ambitieuse et n'y repense plus pendant dix ans. En 1935, il apprend l'hébreu avec un rabbin de Paris et peut enfin satisfaire son désir perpétuel de *l'original*. Il se délecte de pouvoir

naviguer là où " les lourdes armées des traducteurs n'[ont] jamais mis les pieds" (Green 1987 : 191). Et il signale un détail intéressant sur la traduction de la Bible anglaise et de la Bible française du XVIIe siècle : les traducteurs de la Bible en anglais ont tenté de reproduire les expressions hébraïques le plus littéralement possible, alors que dans le cas de la Bible en français, les traducteurs ont voulu en faire un texte français dont les Français puissent comprendre le sens. Green tranche : d'après lui, un livre comme la Bible ne peut être rendu que par une traduction littérale. Il souligne que des suites de cette traduction, plusieurs expressions hébraïques sont passées dans la langue anglaise, comme *to set one's heart upon something*.

Quelle que soit l'admiration de Julien Green pour les traducteurs anglais de la Bible, il finit tout de même par réitérer son amour de la langue française en chantant les louanges de Saint Jérôme qui, aidé par des rabbins qui apportèrent à cette entreprise la tradition orale, parvint à mériter avec sa traduction de la Bible son titre d'" écrivain inspiré ".

Julien Green semble être marqué avant tout, dans sa relation avec le langage et la langue, par la relation contradictoire qu'il a avec l'anglais. C'est sa langue maternelle et pourtant elle lui est quelque peu étrangère. Elle est à la fois proche et lointaine, familière et étrangère, à la fois trop proche et trop loin du français - la langue dans laquelle il écrit.

Ce qui classe Julien Green dans les traducteurs remarquables, ce n'est ni l'abondance de son oeuvre, ni sans doute ce qu'elle a apporté à l'une ou l'autre de ses langues maternelles. C'est plutôt sa vision de la traduction, son désir de perfection dans un art qui ne pourra jamais l'atteindre, qui font du grand écrivain français le traducteur véritablement éclairé qu'il est.

Bibliographie

Ouvrages

GREEN, Julien (1987), *Le langage et son double*. Éditions du Seuil. Paris, 401 p.

GORKINE, Michel (1956), *Julien Green*. Nouvelles Éditions Debresse. Paris, 218 p.

MACKEY, William Francis (1971), *Literary Biculturalism and the Thought-Language-Culture Relation*. Centre international de recherche sur le bilinguisme/International Center For Research On Bilingualism, 9 p.

ROUSSEAU, Guy Noël (1965), *Sur le chemin de Julien Green*. Éditions de la Baconnière. Lausanne, 52 p.

SAINT JEAN, Robert de (1967), *Julien Green par lui-même*. Seuil. Paris, 187 p.

Sites Web

http://www.microtec.net/~aphane/green.htm

http://www.relaischateaux.fr/Basbreau/livredor.htm

ANNEXE

«ENTRE LA CHAIR ET L'ESPRIT»

par Odile Tremblay
journaliste au journal *Le Devoir*

Il fut un des monuments du siècle, avec sa plume d'épure pourtant si foisonnante, Julien Green l'écrivain de MONT-CINÈRE et de MOÏRA, l'auteur d'un mythique JOURNAL publié en 17 volumes, vient de s'éteindre (13 août 1998) après une vie d'écriture hantée, placée sous le double signe de l'angoisse et du mysticisme.

Il était un enfant du siècle et aura péri juste avant d'en voir la fin. Naître en 1900, c'est avoir connu et vécu tous les soubresauts, les errances, les délires, les découvertes et les contradictions du XXe siècle.

Julien Green témoigna de tous les irréconciliables au long d'une oeuvre-fleuve largement teintée d'autobiographie, comme au fil d'un journal passé à la légende. Le titre de son dernier roman JEUNESSE IMMORTELLE apparaît comme un pied de nez à la mort qui rôdait et une promesse de survivance.

Considéré comme une des plus belles plumes de l'époque, une de ses plus prolifiques aussi, entré de son vivant à la Pléiade, canonisé des lettres, également photographe, grand voyageur, traduit dans plusieurs dizaines de langues, il fut assez célébré pour trouver les honneurs dérisoires, vivait réglé comme une horloge, matinal, digne jusqu'au bout, entouré de milliers de livres aux belles reliures de cuir qui portaient comme lui le cachet de noblesse d'une autre époque.

L'auteur de MONT-CINÈRE, de VAROUNA, de MOÏRA et de LÉVIATHAN, a disparu en catimini, jeudi dernier, selon ses voeux. Ce n'est qu'hier, la dépouille déjà ensevelie, que son fils Jean-Éric Green annonça la nouvelle de sa mort. Avec lui s'évanouit un des derniers représentants d'un certain style nourri d'une exigence littéraire teintée de classicisme, pétrie d'idéal, école à laquelle appartenait aussi François Mauriac et le grand ami de Green, Jacques Maritain. Il avait beau rejeter l'étiquette d'écrivain catholique, elle le suivit tout au long de sa vie, accolée à un nom qu'elle poursuivra outre-tombe.

Julien Green s'est voulu et fut un pont humain dressé entre deux continents: la France qui fut sa terre natale et d'adoption, les États-Unis dont la tradition familiale le berça et qu'il découvrira à 19 ans. Si la patrie de Victor Hugo lui donna la langue d'écriture de la majorité de

son oeuvre et l'inscrivit au panthéon de ses meilleurs auteurs, jamais il ne renonça à la nationalité américaine léguée par ses parents.

En quittant il y a deux ans son fauteuil à l'Académie française (qu'il occupait depuis 25 ans après avoir succédé à François Mauriac) il s'était défini comme Américain avant tout, et peu friand d'honneurs. L'Hexagone avait protesté devant cette défection, le milieu littéraire poussé les hauts cris. Mais allez faire changer d'avis un quasi centenaire, depuis toujours hors normes, qui s'ennuie chez les consacrés.

Julien Green: le nom évoque une écriture fignolée, épurée, un peu surannée, une âme angoissée en quête de sens, éprise de mysticisme, mais aussi l'odeur d'une certaine droite catholique, croix et bannière en majesté. Il faut chercher la vérité de cet homme en des zones de contradictions dont sa vie fut tissée. Le combat entre la chair et l'esprit qui hanta son oeuvre répondait au conflit intérieur de son existence, entre sensualité et recherche de Dieu, dissociant l'esprit et la matière.

Julien Green témoigna roman après roman de cette aspiration à la spiritualité, de son commerce avec le surnaturel. Il pourchassait la vérité dans un ailleurs lui échappant toujours mais qu'il ne désespérait jamais d'atteindre. Sa foi religieuse, parfois teintée de doutes, fut son rempart contre le désespoir, les tourments et les déchirements de sa nature.

À 86 ans, il notait dans son journal cette étrange impression d'être un étranger partout: «Chaque fois qu'il m'arrive d'avoir à dire mon nom, et mon prénom, j'éprouve un léger choc et je me dis: "Ce n'est pas moi, je ne suis pas celui-là". Une autre personne est en moi, et je ne la connais pas, ni ne peux la connaître. C'est sans doute elle qui écrit mes livres.»

Ses racines entremêlées lui donnaient un grand-père corsaire, des parents hantés par les souvenirs de la guerre de Sécession mais c'est ce Paris où il vit le jour (et habita la majorité de sa vie) qui fit également de lui un enfant de la France.

À la mort de sa mère, alors qu'il était âgé de 14 ans, il se tourna vers l'invisible, et protestant de naissance, se convertit derechef au catholicisme. Romanesque, pétri d'idéal, il s'enrôla à 16 ans, lors de la Grande Guerre, combattit au sein de l'unité américaine aux côtés

d'Hemingway et de Dos Passos. Green en garda toujours une horreur de la guerre. De 1919 à 1922, il s'installa aux États-Unis, y poursuivit des études de langue et de littérature. Mais il eut tôt fait de retrouver Paris pour se lier bientôt avec Gide et Maritain. Les premiers écrits de Julien Green furent des essais dont une étude sur Ulysse de James Joyce et un Pamphlet contre les catholiques de France trop tièdes à ses yeux.

Dès 1926, son premier roman MONT-CINÈRE lui valut la notoriété. Suivront ADRIENNE MESURAT, LÉVIATHAN, L'AUTRE SOMMEIL. Il écrira frénétiquement toute sa vie, titre après titre, essais, pièces de théâtre, romans ainsi que le célèbre journal qui n'en finissait plus de prendre du volume, devenant écrivain mythique - un mythe qui l'aura mis jusqu'au bout mal à l'aise.

Outre l'étrange, le surnaturel qui hantent des oeuvres comme MINUIT, et le troublant VAROUNA - où les destins individuels sont les maillons d'une chaîne éternelle - le questionnement religieux inscrit au coeur de MOÏRA et de CHAQUE HOMME DANS SA NUIT, Green aura exploré d'autres thèmes liés à ses origines sudistes, notamment à travers SUD ayant pour cadre une plantation à la veille de la guerre de Sécession.

Mais son oeuvre entière demeure marquée par la conviction que si le malheur et la souffrance sont au coeur de la condition humaine, une aspiration à la transcendance peut permettre de les surmonter. Voici que par sa mort, il échappe désormais à ce qu'il décrivait comme «ce vague sentiment de danger que j'ai toujours éprouvé simplement à vivre dans le monde.»

Notice biographique

1900 naissance à Paris de Julian Hartridge Green.

1916 conversion au catholicisme.

1917 engagement dans l'American Red Cross qui l'envoie sur le front italien.

1918 aspirant à l'école d'artillerie de Fontainebleau, occupation en

Sarre.
1919 étudiant à l'université de Virginie.
1920 publication de son premier récit, "The Apprentice Psychiatrist", dans la revue The University of Virginia Magazine.
1922 retour à Paris.
1924 Pamphlet contre les catholiques de France, sous la signature de Théophile Delaporte
1925 Suite anglaise (essais biographiques).
1926 Mont Cinère, roman.
1927 Le Voyageur sur la terre, nouvelles, et Adrienne Mesurat, roman. Des prix littéraires(Harper, Bookman) couronnent son oeuvre qui est traduite dans de nombreux pays.
1928 Nathaniel Hawthorne, biographie.
1929 Léviathan, roman.
1931 L'Autre Sommeil, roman.
1932 Epaves, roman.
1934 Le Visionnaire, roman.
1936 Minuit, roman.
1938 premier volume ("Les années faciles") du Journal, qui se poursuivra jusqu'en 1996, avec un 16e volume, Pourquoi suis-je moi ?
1939 séjour aux Etats-Unis pendant la déclaration de guerre.
1940 Varouna, roman.
1942 mobilisé comme sergent dans l'armée américaine, il refuse les grades et sert dans l'Office d'information de guerre (OWI). Publication de Quand nous habitions tous ensemble (Memories of happy days), souvenirs.
1943 avec sa soeur Anne Green, il traduit de nombreux textes de Péguy.

1947 Si j'étais vous, roman.
1950 Moïra, roman.
1951 Le Revenant. Election à l'Académie royale de Belgique.
1953 Sud, théâtre, joué à l'Athénée.
1954 L'Ennemi, théâtre, aux Bouffes parisiens; Je est un autre, pièce radiophonique.
1956 Le Malfaiteur, roman, et L'Ombre, théâtre (théâtre Antoine).
1960 Chaque homme dans sa nuit, roman.
1963 "Partir avant le jour", premier volume d'une Autobiographie qui s'achèvera
avec un 5e volume, "La fin d'un monde", en 1992.
1965 La Dame de pique, d'après Pouchkine, et La Mort d'Ivan Ilitch, d'après Tolstoï,
scénarios écrits avec son fils adoptif Eric Jourdan.
1971 L'Autre, roman. Election à l'Académie française au fauteuil de François Mauriac.1972 parution dans la "Pléiade" des deux premiers tomes des OEuvres complètes.
Election à l'Académie des Etats-Unis.
1974 Liberté chérie, pamphlet.
1975 Magie du Septentrion.
1976 La Nuit des Fantômes, récit pour enfants.
1977 Le Mauvais Lieu, roman.
1979 Une grande amitié, correspondance avec Jacques Maritain.
1983 Frère François, biographie de François d'Assise. Paris, essai.
1984 Histoires de Vertige, nouvelles
1985 Demain n'existe pas, (pièce écrite en 1979), et L'Automate (écrite en 198O).
Villes, journal de voyage. Le Langage et son double, essai bilingue.
1987 Dixie I "Les Pays lointains", roman.1989 Dixie II : "Les Etoiles du Sud", roman.
1991 Ralph et la quatrième dimension.
1994 Dionysos.

1998 Jeunesse immortelle, essais. Réedition de Jeunes années dans la collection
"Points Seuil", avec des pages inédites et le premier récit de son enfance aux
Etats-Unis.

© Le Devoir, mardi 18 août 1998

Source : Ce portrait a été présenté en 1999 par Caroline Mangerel dans le cadre du cours d'histoire de la traduction TRA 5901donné à l'École de traduction et d'interprétation, Université d'Ottawa.